



SOLENN COLLÉTER

**LA SEMAINE DES
SEPT DOULEURS**

ÉVANGILE NOIR DANS LA VILLE ROSE



ÉDITIONS WARTBERG

Table des matières

Prologue

Première Leçon de Ténèbres

Mardi Saint

Mercredi Saint

Jeudi Saint

Deuxième Leçon de Ténèbres

Vendredi Saint

Pâques

Epilogue

PROLOGUE

Sur les rives du lac, le matin est complètement levé. Le soleil a dévoilé d'abord les sommets des collines, glissant sur les escarpements, teintant de rose les crêtes de basalte. Puis il a pris de l'altitude, et un souffle tiède a caressé les mamelons plus doux avant de se faufiler jusqu'aux plaines. Enfin, le bleu

grisâtre des eaux a happé à son tour les rayons de lumière.

Deux silhouettes cheminent sur la grève, deux silhouettes drapées de tuniques qui de loin semblent blanches. Des hommes, sans doute, leurs vêtements sont moins amples que ceux dont s'envelopperait une femme, la brise ne les fait pas danser. Des turbans descendent sur leurs épaules. L'un bleu, l'autre beige. La progression est lente. L'un des marcheurs semble fatigué : sous la coiffe bleue, il se tient courbé, son pied hésite et trébuche parfois. Malade ? Vieillard ? Pourtant, c'est lui qui finit par prendre la tête. L'homme au turban beige est plus alerte, tout chez lui trahit la robustesse et la puissance communes aux pêcheurs de l'endroit, mais il semble vouloir se laisser distancer. Le premier se retourne. Un bref échange et le second se rapproche, mais comme à regret. Le premier se remet alors à marcher.

Le lac est à la gauche des deux hommes. A notre droite. Ils s'éloignent de la rive, laissant du même

coup derrière eux le village aux constructions de pierre où ils ont naguère habité sous le même toit. Ils laissent les barques des pêcheurs, les paysans dans leurs champs, les enfants et leurs ânes. Ils s'engagent dans un sentier qui taillade le roc. Où vont-ils ? Le pas souffrant du plus faible ne le mènera pas loin.

La lumière est éclatante dans l'immensité du ciel. Oliviers, palmiers, vignes, odeurs de figue et de chèvrefeuille portées par la brise. Un serpent file sous les pieds des promeneurs.

La scène se répète : de nouveau, le costaud au turban beige ralentit. De nouveau, le vieillard à la coiffe bleue lui fait signe de le rejoindre.

Voilà qu'une troisième silhouette se détache de la grève. Légère et agile, c'est celle d'un homme jeune, presque un adolescent. Il emprunte le même chemin que les deux autres, mais il règle son pas sur le leur, s'arrête quand ils s'arrêtent, repart quand ils repartent, reste à distance comme pour observer sans être vu.

Les hommes de tête approchent. On distingue les rayures brunes sur les tuniques blanches ceintes à la taille, les sandales dont la semelle de bois soulève la poussière. Celui qui marche avec peine porte la barbe entière et de son turban bleu, s'échappent quelques cheveux. Leur couleur sombre exclut qu'il soit un vieillard, finalement, même s'il en a la démarche. Une fois encore, il se retourne pour inciter son compagnon à le suivre. Mais la réticence de l'homme au turban beige est de plus en plus perceptible. Ça y est, il semble bien ne pas vouloir aller plus loin. Là où le sentier marque une petite dépression, il s'assied sur une pierre.

La silhouette, derrière eux, s'immobilise aussi. Se glisse dans l'ombre d'un rocher.

Le malade au turban bleu – ou le blessé, le convalescent, que lui est-il arrivé exactement pour qu'il semble ainsi exténué ? – est revenu sur ses pas. Il veut forcer l'autre à l'accompagner. Maintenant ils sont face à face, tout proches. D'ici, on ne peut rien entendre de l'échange, mais les attitudes ne

trompent pas : on sent que le désaccord se transforme en colère. Debout, l'homme au turban bleu insiste. Il prie, supplie, adjure. Mais l'autre reste obstinément assis. La conversation croît en véhémence, au point que certains mots flottent enfin jusqu'à nous. Le ton monte. Des paroles vives, des gestes violents. Puis, comme à bout d'argument, l'homme à la coiffe beige se lève d'un bond. Menaçant. Armé du galet sur lequel il appuyait sa main. Son bras se dresse puis s'abat. L'homme au turban bleu s'effondre sans un cri.

Par deux fois, le bras frappe encore.

La promenade s'achève ici.

L'homme au turban beige scrute le paysage. On n'entend que les vaguelettes qui lèchent la berge, en contrebas. Les flots sont transparents. Sur la rive du lac où les pêcheurs ne sont plus que quelques points colorés, personne ne peut avoir rien remarqué de l'altercation. Mais le troisième marcheur, qui suivait à distance, sort de l'ombre de son rocher.

Sans plus craindre d'être vu, il se précipite sur le lieu du drame.

L'homme au turban beige attend sans bouger que le plus jeune le rejoigne, et prend aussitôt le commandement : il saisit les poignets de la victime, fait signe à l'arrivant de la soulever par les chevilles.

La tête se renverse.

La coiffe bleue, poissée de sang, traîne dans la rocaille.

Les deux complices reviendront-ils cette nuit, pour aller en barque jeter le corps dans les profondeurs du lac ? Pour l'instant, il s'agit de l'emporter au plus vite à l'abri des regards.

Ils disparaissent derrière une crête.

Seul témoin du crime, un aigle tournoie, haut et lent dans l'azur serein.

Première
Leçon de Ténèbres

MARDI SAINT

*Écoutez-moi, îles lointaines ! Peuples éloignés,
soyez attentifs ! J'étais encore dans le sein maternel
quand le Seigneur m'a appelé ; j'étais encore dans
les entrailles de ma mère quand il a prononcé mon
nom. Il a fait de ma bouche une épée tranchante, il
m'a protégé par l'ombre de sa main ; il a fait de moi
sa flèche préférée, il m'a serré dans son carquois.*

Lecture du jour, Livre d'Isaïe (49, 1-2)

Mardi - 9 h 50

La flèche d'un clocher octogonal s'élance dans l'azur, déchirure écarlate sur la soie bleue du ciel. En contrebas, rouge et ocre, la façade de l'église est abondamment sculptée. Le style baroque espagnol exulte dans la fraîcheur du matin. S'ouvre la porte à double battant. Pénombre, bancs de bois, tableaux, orgue, nef en voûte plein cintre. Après quelques mètres, le sol est piqueté d'éclaboussures brunes qui s'allongent à mesure que l'on approche du baptistère.

Le commandant Florent Pagès profite du répit, calme avant la tempête médico-légale, pour s'imprégner de l'atmosphère du lieu. Allées pavées, crucifix, autel, moquette, fleurs coupées. Teintés par les vitraux, les rayons du soleil effleurent le transept

de caresses chamarrées. Ambiance. Ombres et lumières. Odeurs d'encens, de poussière, de renfermé et de sang à peine sec.

Froissement. Souffle d'air. Florent tressaille. Un murmure soyeux a frôlé son oreille. Un pigeon. Tout blanc. Non, pas un pigeon : une colombe qui, d'un coup d'ailes affolé, vole se réfugier au sommet d'un pilier. Que fait-elle ici ? L'homme et l'oiseau s'observent. Plusieurs secondes. Puis Florent reporte son attention sur la scène du crime.

Il bande ses muscles, retient sa respiration. Se force à avancer. Il sait ce qu'il va trouver. Appréhension. Douleur au ventre. Il atteint la cuve baptismale, vaste rectangle aux coins arrondis creusé dans une pierre bistre. Il demeure immobile en haut des trois marches qui descendent dans le bassin. Au fond, soigneusement contournée par les traces de pas des flics qui l'ont précédé, une flaque noirâtre imprègne le dallage.

Florent reçoit les images de plein fouet, sans chercher tout d'abord à les analyser. Corps

recroquevillé, comme vrillé de douleur. Soutane maculée : la victime est un prêtre. Crâne enfoncé aux cheveux gris poissés de sang. Une coulure sombre entoure les lèvres. Elles sont fermées, mais le détective sait ce qu'elles dissimulent, les collègues l'ont déjà informé. Goût amer dans sa propre bouche, relents de sang et de mort. La langue de la victime a été sectionnée.

Une tache plus large à l'entrejambe. Le malaise de Florent décuple. Il met un pied devant l'autre, comme mécaniquement. La pellicule plastique qui enveloppe ses chaussures chuinte alors que, marche après marche, il descend vers la forme lovée dans le bassin. Il se force à s'accroupir au-dessus du cadavre. Il pince l'ourlet sombre entre deux doigts gantés. Il hésite un temps qui lui semble infini. Enfin sa main lui obéit. Soulève le pan de tissu. Horreur. Un spasme lui saisit le bas ventre. Il ferme les yeux, happé par la souffrance. Pour dissiper le vertige qui l'éblouit, il se contraint à souffler. Longuement. Mais rien ne lui vient en aide. Sur l'écran de ses

paupières closes, se mettent à défiler d'autres atrocités, les images qu'il s'est forgées de la guerre d'Algérie vécue par son père. La terreur omniprésente, la peur à crever, nuit et jour, puis le meilleur ami retrouvé mort au petit matin, son sexe enfoncé dans la bouche. Echo de la barbarie qui a brisé son père et fait voler sa famille en éclats, cette enquête sera pour Florent la plus éprouvante d'une carrière de commandant de Police pourtant déjà trop dense.

Un prêtre châtré ? marmonne-t-il. Juste ce dont j'avais besoin, surtout maintenant ! Quel bordel.

Ça ne pouvait pas tomber plus mal.

Il grimace, agrippé à cette soutane raide de sang comme un noyé à sa bouée, quand un sifflement le fait sursauter :

— Avec ce qu'on lui a enlevé, sûr qu'on va plus pouvoir l'appeler mon Père !

Le détective relâche vivement la soutane. Il lève la tête. Là-haut, debout au bord du baptistère, la silhouette qui se profile à contre-jour ne peut être

que celle de Marc : après s'être vidé les tripes dans le square qui jouxte l'église, les autres collègues sont encore dehors, à tenter de reprendre des couleurs. Sur le visage du jeunot, en revanche, Florent ne peut lire ni angoisse, ni doute. Juste une indifférence soigneusement travaillée, calquée sur celle des acteurs des mauvaises séries télé dont il se gave.

Soudain, une vibration ébranle l'édifice. Saugrenue, déplacée. Les cloches sonnent dix heures. D'un recoin du plafond, jaillit un oiseau terrifié : la colombe de tout à l'heure, immaculée, perdue, se cogne aux vitraux, tournoie désespérément à la recherche d'une sortie.

Florent baisse les yeux, pour contempler une dernière fois le prêtre assassiné.

Puis il se penche de nouveau. Intrigué. Un objet blanc dépasse du bras gauche, replié sur la poitrine comme celui d'un fœtus. Il l'attrape, tire doucement. Il sent une résistance. Il pousse le membre. Une feuille de papier est épinglée à l'étoffe, sur le torse de la victime. Au niveau du cœur.

Pas de fioritures, de minuscules lettres noires qui se noient dans la blancheur mouchetée de brun :

Mon Père, jusqu'à présent, est à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre.

La veille - Lundi soir

— Et avec ton fils, comment ça se passe ?

Voûtes de brique, éclairage tamisé et sculptures antiques : Florent a choisi le raffinement du Cardailhac pour inviter à dîner son amie d'enfance, perdue de vue depuis presque cinq ans. Il a recontacté Alix sur un coup de tête, en entendant parler d'un congrès de psychiatrie sur le point de se tenir à Toulouse. Si par chance elle était du voyage, pourraient-ils passer un moment ensemble ? Dans la chaleur feutrée du décor qui étouffe les murmures aux tables voisines, l'ancienne intimité a vite refait surface. Un échange de banalités, qu'est-ce que tu deviens, oh, félicitations, puis les sujets de conversation ont surgi d'eux-mêmes. Mais il a fallu

deux heures à Alix, et quatre verres de Pomerol à Florent, avant qu'ils n'en arrivent aux confidences. Celui-ci est revenu sur les quelques mois de bonheur après son mariage et sur la naissance de son petit garçon, puis il a raconté les jalousies, les conflits souterrains, la guerre qui éclate au grand jour, le divorce qui traîne en longueur, fielleux, théâtral.

A la question d'Alix, il secoue la tête :

— Tristan ? Il va bien mais... elle... ah, la garce !

Il n'a pas besoin de préciser : Alix sait qu'il parle de sa femme, qui assume pour l'instant la garde de leur fils de quatre ans. Il se reprend :

— Pardon. Je déteste la façon dont Charlotte s'occupe de Tristan... si on peut appeler ça s'en occuper. Enfin... (Il hausse les épaules :) je crois qu'il ne se débrouille pas trop mal. Il grandit. Ça se passe normalement à l'école, il a des copains.

Alix n'a aperçu Tristan qu'une seule fois. Lors de sa brève visite d'après la naissance, où elle lui a offert la peluche qui deviendrait son doudou. Elle

n'a plus jamais reçu d'invitation, la faute à la jalousie de Charlotte. Florent fourrage dans son blouson de cuir, posé sur le dossier de sa chaise. Il en extirpe un portefeuille. Il l'ouvre, ses mains tremblent un peu.

— Regarde.

Alix se penche pour détailler les deux photographies. Tristan nourrisson, yeux mi-clos, nez en trompette, petit poing refermé sur un éléphant de peluche marron clair, puis Tristan à trois ans sur sa trottinette, cartable au dos sous un soleil de fin d'été.

— Le jour de sa rentrée en maternelle.

— Il est magnifique.

— Merci.

— Il te ressemble...

Alix s'attarde sur le visage déjà très masculin, décidé, prunelles noisette et cheveux bruns, ondulés comme ceux du papa. Quand elle relève la tête, les yeux de Florent brillent trop fort. Douleur d'un père qui croise son fils un week-end sur trois et la moitié des vacances scolaires, mêlée à d'autres émotions,

l'angoisse d'un divorce à haut risque, la certitude d'un irrattrapable gâchis, son ressentiment envers Charlotte. Il prend une nouvelle gorgée de vin, évite le regard de son amie. Puis il répète :

— La garce.

Alix hoche la tête. Elle avait toujours su que cela finirait ainsi. C'était écrit. Aujourd'hui, il est temps qu'elle explique à Florent ce qu'elle-même a compris dès la première minute, mais que lui n'aurait pas alors été prêt à accepter.

— Charlotte est malade. Tu ne pouvais rien y faire et tu n'y peux toujours rien.

Alix se souvient du soir où Florent lui a présenté celle qui allait devenir sa femme. Au restaurant, en compagnie d'une dizaine d'amis communs. Le repas avait duré trois heures, suffisantes à une psychiatre expérimentée pour établir un diagnostic. Alix, le docteur Alix Vanier, aurait pourtant voulu être heureuse pour l'éternel célibataire, enfin amoureux... Florent buvait les paroles d'une Charlotte pétillante, qui s'amusait de tout,

s'extasiait, éclipsait les autres convives par son charme, sa fraîcheur enthousiaste, ses mille anecdotes drôles ou tragiques mais toutes hors du commun : jamais il ne s'ennuierait, avec elle ! Monopolisant la parole, elle se tripotait les cheveux avec des airs de petite fille, riait en découvrant des dents bien alignées, esquissait une mimique apparemment naïve qu'Alix reconnaissait comme mille fois répétée devant le miroir. Elle a raconté, faussement modeste, puis elle a enjolivé, affabulé, elle avait un avis sur tout, elle avait tout connu et serré la main de toutes les célébrités. La soirée avançant elle a exhibé aussi ses problèmes, ses confrontations, ses combats. Et ses ennemis : collègues, famille, copains devenus traîtres. Elle a laminé chacun avec la même élégance, le bon mot, le propos doux-amer ni méchant ni méprisant, seulement spirituel et qui ne leur laissait aucune chance. Alix a compté ses adversaires : elle en avait beaucoup. Voix, posture, nervosité, langage du verbe et du corps, tout déclenchait le même signal

d'alarme chez la psychiatre, jusqu'à la maigreur élégante de Charlotte, les cigarettes qu'elle allumait l'une après l'autre, sa façon de s'alcooliser, de ne faire que semblant de manger, qui dénonçaient addictions et troubles alimentaires.

Alix a observé et écouté. La conclusion était sans appel, et la suite n'a fait que confirmer son diagnostic. La fée Charlotte est devenue mégère. Très vite. C'est ainsi que fonctionne ce genre de femme : séductrice au premier contact, puis manipulatrice, avant de sombrer dans une pseudo-paranoïa lorsqu'avec le temps, ses tentatives de manipulation cessent d'opérer. Alors l'illusion s'écroule, tout s'achève dans les larmes, l'amertume, des sentiments d'une inouïe violence.

A présent les yeux de Florent cherchent ceux d'Alix, s'y accrochent brutalement :

— Malade ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle souffre d'une névrose hystérique.

Profonde.

— Comment peux-tu le savoir ? Tu l'as rencontrée quoi... trois... quatre fois ?

— Dans mon métier, j'en vois tous les jours. Ça ne trompe pas.

Mardi - 11 h 30

Retour au présent : deuxième étage, 17 rue des remparts Saint-Etienne, Toulouse. Une quinzaine de policiers est assise autour de la vaste table qui meuble la salle de réunion du commissariat. L'atmosphère est épaisse de tabac froid et de café trop fort. Son blouson posé sur un dossier de chaise, Florent Pagès, quarante-quatre ans, commandant de Police Judiciaire chargé de l'enquête sur le meurtre de l'église Saint-Exupère, se dresse entre rétroprojecteur et tableau blanc. Epaules larges, teint mat, cheveux bruns et bouclés, cravate marine au nœud lâche, pantalon de toile beige, mocassins. Il a relevé jusqu'aux coudes les manches de sa chemise.

Une pression sur le clavier de l'ordinateur et, à l'écran, la première photographie apparaît :

— Quelle boucherie... chuchote un policier.

— Jean-Paul Rousseau, prêtre, cinquante et un ans. Frappé par un objet contondant sur l'arrière du crâne. L'arme n'a pas été retrouvée. La mort remonte à la fin de la soirée d'hier, soit entre lundi 23 h et mardi 2 h du matin. La langue, le pénis et les testicules de la victime manquent.

L'assemblée est figée. On peut s'habituer au crime, pas à la sauvagerie. Nouvelle pression sur le clavier, nouvelle image. Parmi les participants, il y a encore quelques grimaces involontaires et toussotements de contenance.

— Comment s'y est-on pris pour causer autant de dégât ? murmure encore l'enquêteur sous le choc, à l'extrémité de la table.

— D'après l'aspect des blessures et la quantité de sang retrouvée sur place, précise Florent, les mutilations doivent avoir été infligées juste après

que le cœur a cessé de battre. L'autopsie a débuté, et la Police scientifique est toujours sur les lieux.

La voix du commandant est colorée d'un accent méditerranéen, une note chaude, soleil discret sur les dernières syllabes :

— Agrafé sur le vêtement de la victime, ce message.

Les enquêteurs déchiffrent les mots énigmatiques. *Mon Père, jusqu'à présent, est à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre.* Ils prennent des notes. Pages tournées, raclements de gorges.

— La phrase a été découpée d'un seul tenant puis collée sur une feuille blanche, ordinaire, pliée en quatre.

A droite de Florent, le lieutenant Gilles Tournier, visage sec, cheveux châtain qui rebiquent, voix rauque de fumeur, lui fait un signe.

— Oui ?

— Il s'agit d'un passage de la Bible, précise le lieutenant qui a passé une partie de sa matinée sur Internet. Le papier dans lequel il a été découpé est

d'une finesse inhabituelle, vraisemblablement du papier Bible.

— Un rapport avec l'oiseau qu'on a trouvé dans l'église ?

— Si je devais parier, je dirais que oui : il y a quelques colombes dans la Bible. Par exemple, dans le récit du Déluge...

— L'histoire de l'arche de Noé ?

— C'est ça. On parle aussi de deux tourterelles lors de la naissance de Jésus. Mais le plus prometteur... (Une étincelle, dans les yeux de Gilles, trahit un début d'excitation :) une colombe est apparue lors du baptême de Jésus-Christ.

Florent comprend où son subordonné veut en venir :

— Baptistère et colombe... tu as raison, la référence semble explicite.

Un meurtre mystique ? L'idée semble un peu déplacée, dans l'atmosphère sèche, nerveuse, de cette pièce fonctionnelle aux murs disparus sous les affiches et les notes de service, aux chaises

dépareillées, aux vitres douteuses, au linoléum gris constellé de brûlures de cigarettes. Et puis, la culture religieuse de Florent est un néant. Bible et baptême sont pour lui des mots vides de sens. Des heures de documentation en perspective, sans compter qu'il va devoir faire appel à des spécialistes du sujet... Il soupire :

— Et toi, Benoît, à propos de la victime ?

— Jean-Paul Rousseau est né à Montauban le 21 février 1959, d'un père notaire et d'une mère au foyer. Etudes primaires et secondaires à Montauban, puis il arrive à Toulouse pour le lycée. Pierre de Fermat jusqu'au bac, Faculté de Droit et service militaire. Débute comme clerc dans l'étude paternelle en 1985. Trois ans après, changement de cap, il entre au séminaire de Toulouse. Il est ordonné prêtre en 1995. Quatre années en Afrique noire, puis retour en France. Deux ans en Picardie, où il se partage entre plusieurs paroisses. Très actif sur le plan pastoral. En 2001, on lui confie Saint-Exupère, à Toulouse, dans le quartier Saint-Michel.

— Où il sera trucidé neuf ans plus tard, calcule Gilles.

— A première vue, aucun ennemi mortel ?

— Nous creusons son passé, élude le prénommé Benoît, les yeux baissés sur ses notes. Avant de préciser : en plus de son ministère, il s'occupait de la formation spirituelle d'un groupe de séminaristes. Il accompagne aussi plusieurs associations...

— Aucune vilaine rumeur ? ne peut s'empêcher d'insister le commandant.

L'image des prêtres pédophiles qui défraient trop souvent l'actualité, les fantasmes aussi que chacun se fait de la vie solitaire des ecclésiastiques, de leur vœu de célibat, frustration parfois insupportable, de leurs écarts couverts par l'Eglise, s'imposent aux enquêteurs. Mais Benoît secoue la tête pour dire c'est trop tôt, je ne sais rien, attendons d'en apprendre plus.

Seule policière du groupe, longs cheveux retenus en queue de cheval, yeux soulignés de bleu, rouge à lèvres discret, Sophie Berthelot prend la parole :

— La personne qui a découvert le corps s'appelle Hélène Gervais. Soixante-quatre ans. C'est une laïque, elle aide à préparer la messe. Elle possède la clef de Saint-Exupère. J'ai sa déposition ici...

— Elle n'a touché à rien ?

— Elle assure que non : arrivée vers neuf heures vingt, elle est tombée nez à nez avec le cadavre, est immédiatement ressortie de l'église et nous a prévenus depuis son portable. Son appel au 17 a été enregistré à neuf heures vingt-deux.

— La porte était fermée ?

— Oui, mais celle de la sacristie a été trouvée ouverte.

Un autre policier tapote sur la table du filtre de sa cigarette éteinte :

— Le châtrer, quand même... et puis cette histoire de langue... pour le coup, on a un vrai tordu sur les bras !

La veille - Lundi soir

— Et ça consiste en quoi, cette... névrose ? ose enfin demander Florent.

Il fixe Alix avec une sorte de rage désespérée. Elle s'attache à ne pas baisser le regard. Il faut qu'il sache, ça lui fera du bien, plus tard, quand il aura digéré l'information.

Pourtant, elle réprime un soupir. L'hystérie... comment l'expliquer simplement ? *Hyper-expression somatique des idées, des images et des affects inconscients, en lien avec une personnalité plastique, suggestible et imaginaire...* Elle se lance :

— L'hystérique est un individu immature, impulsif, hyper-émotif, égocentrique, incapable de supporter la frustration. Il dramatise son vécu au

point de sombrer souvent dans la mythomanie. Il se comporte en histrion, alterne les élans chaleureux avec des phases de bouderie. Il a les pleurs faciles, la joie trop bruyante.

— Oui, c'est Charlotte tout craché, mais...

Alix attend, Florent ne poursuit pas.

Elle hoche la tête et recommence à énumérer :

— L'hystérique présente une avidité affective qui le pousse à séduire : il érotise les rapports sociaux, modifie son comportement en fonction de l'entourage dans le but de plaire.

Florent écoute, interprète, compare, met en relation les traits de caractère de son ex et le tableau qui se compose peu à peu devant lui. Alix le sent pris entre l'intérêt pour cette implacable description de la femme avec laquelle il a vécu et la douleur de s'être fourvoyé, d'avoir placé tant d'espairs en Charlotte et d'en avoir fait la mère de son enfant. Son amie perçoit cette souffrance mais elle sait que le soulagement viendra ensuite, elle doit continuer, elle continue :

— La sexualité... excuse-moi mais c'est un symptôme important... est impactée par l'hystérie. (Devant la difficulté du sujet, Alix se compose malgré elle un ton professionnel, détaché :) chez la femme, on retrouvera une éviction totale des relations intimes, ou plus souvent une hypersexualité dite moderne, avec un collectionnisme d'aventures décevantes et une attirance pour des partenaires inaccessibles.

Le regard de Florent qui vacille dans la flamme des bougies fait revenir Alix à la réalité, la vraie, sortie de la clinique et de ses livres pour transformer en enfer la vie de son ami d'enfance. Charlotte a probablement trompé son mari. Plusieurs fois, et pas forcément de façon discrète.

Elle a un sourire triste :

— Célibataire apparemment incurable... officier de Police à la poursuite de dangereux criminels... tu déménageais tous les six mois et passais le plus clair de ton temps en mission à l'étranger... le profil idéal pour que Charlotte fasse une fixation sur toi. Tu as

dû commencer à la décevoir dès l'instant où tu lui as proposé le mariage. Et tu as aggravé ton cas en acceptant un poste plus sédentaire.

— Tu dis que c'est une maladie ?

Florent a presque chuchoté.

— Une pathologie véritable. Parce que les plaintes, la dépendance et l'agressivité font souffrir l'entourage, elles génèrent des ruptures affectives en cascade : difficultés conjugales et familiales, conflits professionnels. Alors l'hystérique va décompenser. Anxiété, dépression, troubles alimentaires, toxicomanies, hypocondrie et surmédication, comportements autodestructeurs, tentatives de suicide... Autant d'appels au secours inconscients, qui ont en commun d'induire ce que l'on appelle des bénéfices secondaires : le sujet va enfin trouver l'attention dont il a désespérément besoin, celle des collègues, des médecins, et surtout celle des membres de la famille bien obligés de se presser à son chevet.

Incapable de terminer son carré d'agneau, Florent repousse ses couverts avec l'expression d'un boxeur sonné. Mais Alix sait qu'elle a raison de lui expliquer : Charlotte est malade, ce n'est pas de sa faute à lui, il n'a rien à se reprocher, n'importe quel comportement de sa part, n'importe quelle réaction aux attaques, accusations et peut-être infidélités de Charlotte auraient abouti au même résultat.

Elle poursuit :

— La manière la plus spectaculaire de décompenser consiste en symptômes physiques. Des atteintes dépourvues de tout substratum organique, et qui pourtant ne relèvent absolument pas de la simulation.

Alix voit presque Florent tendre l'oreille.
Symptômes physiques ?

— Est-ce que tu veux dire que quand elle a perdu la vue...

Alix se mord la lèvre inférieure. Hoche la tête :

— La cécité, parfois un simple rétrécissement du champ oculaire ou une diplopie, fait partie des

dysfonctionnements possibles. Ainsi que les troubles de la phonation pouvant aller jusqu'au mutisme. La surdité ou les acouphènes, l'agueusie... pour ne citer que les atteintes sensibles. Il y a aussi nombre d'amnésies, souvent sélectives, des douleurs diverses, des malaises cardiaques ou digestifs, des crises tétaniformes, toutes sorte de paralysies... (Alix regarde son ami bien en face et articule :) ces attaques se produisent lors d'événements à forte charge affective.

Florent achève à sa place :

— Comme la maternité.

— Quand je suis venue chez vous, la semaine qui a suivi la naissance de Tristan, Charlotte s'était réveillée le matin-même frappée de cécité. Du coup, tout le monde s'inquiétait d'elle, il n'y avait plus personne pour s'extasier sur le bébé... Moi j'ai préféré continuer à câliner le gosse, et ça n'a pas eu l'air de lui plaire.

— Je me souviens. C'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à te détester.

— On peut être hystérique et néanmoins subir un authentique AVC... mais mes derniers doutes ont disparu quand sa mère s'est lamentée : "ça recommence, tu nous fais le même coup qu'au mariage de ta sœur !" Qu'il s'agisse d'une récidive était éloquent. Et si la mère paniquait sincèrement, son inconscient lui dictait tout de même cette formulation ambiguë, "tu nous fais le coup"...

— C'était plus de dix ans auparavant mais... oui, Charlotte m'a raconté ça : le matin du mariage de Juliette... cette fois déjà, ça c'était produit à son réveil... elle s'est mise à crier qu'elle ne voyait plus rien.

— Elle se trouve avec sa sœur en rivalité inconsciente depuis son complexe d'Œdipe, jamais surmonté : Juliette, sa cadette, se mariait alors qu'elle-même ne gardait pas un partenaire plus de quelques jours ? Littéralement, elle n'a "pas voulu voir ça". Et la voilà aveugle ! Branle-bas de combat, maman et papa patientant pendant des heures aux urgences avec Charlotte au lieu d'assister au mariage

de leur autre fille, cérémonie bâclée, invités navrés... ce devait être du plus bel effet. Magnifique exemple de bénéfices secondaires.

Florent joue pensivement avec les miettes de pain, paillettes brunes sur la nappe bordeaux. Puis il redresse la tête :

— Ensuite, la naissance de Tristan...

— Quand un accident hystérique est survenu une fois sous une forme particulière et grave, c'est généralement le même qui se reproduit à chaque occasion. La naissance de son enfant a déclenché une nouvelle crise, identique.

— Parce que c'était un choc émotionnel.

— La maternité représente une révolution, dans une vie de femme. A fortiori lorsque celle-ci est toujours engluée dans son Œdipe : elle n'a pas fini de convoiter son père, n'a pas dépassé la rivalité avec sa sœur, moins encore avec sa mère... et la voilà mère à son tour. Chez Charlotte, de vieux conflits et traumatismes sont remontés à la surface : enceinte, elle devenait l'égale de sa mère

inconsciemment jalousée depuis quarante ans. Ce qui lui était d'ailleurs confirmé par ce statut particulier que l'on réserve à la future maman, au centre du monde pendant neuf mois. Mais à l'instant de la naissance, goutte d'eau qui a fait déborder le vase, le bébé lui ravissait l'attention générale !

— C'est si simple que ça ?

— Ce sont les grandes lignes.

Il y a un long silence. Alix s'aperçoit qu'on leur a apporté leurs desserts, dôme mousseux à l'essence de vanille bourbon, cœur de framboise acidulé pour elle, velours chocolat et croustillant praliné feuilleté pour son ami. Ils n'y ont pas touché. Les autres dîneurs sont partis, le serveur a fini de débarrasser leurs tables et il patiente à présent dans un coin de la salle. Florent semble hébété. Il demande :

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— J'ai tâté le terrain : tu n'étais pas prêt à entendre la vérité sur Charlotte. Et on n'a pas le droit de s'immiscer dans une relation de couple. Je crois beaucoup aux rencontres, avec toi elle aurait pu

ressentir le besoin d'une thérapie et surmonter ses difficultés, changer... Qui étais-je pour vous empêcher de tenter votre chance ?

— Quand elle a perdu la vue... ça a duré trois semaines... je me souviens que tu m'as donné le nom d'un de tes confrères. Elle a refusé de le consulter.

— Nous ne pouvions rien faire de plus. Ni toi, ni moi.

Mardi - 12 h 00

Le lieutenant Gilles Tournier commente :

— Les mutilations sexuelles, c'est un classique. J'ai relevé aussi deux histoires de langues coupées : en Allemagne il y a une dizaine d'années, une autre en Autriche en 2005. Mais les coupables sont derrière les barreaux. Et trancher à la fois la langue et les parties génitales, c'est du jamais vu.

— Il faut qu'il y ait une symbolique sexuelle, conclut Florent. Mais la langue... le désir de "réduire au silence" un individu trop bavard ? Punir un calomniateur, dont les propos auraient détruit des vies ?

— Ou un blasphémateur, ajoute Gilles, puisqu'il a l'air d'être question de religion.

Le commandant considère ces hypothèses. A ce stade, difficile de hasarder un mobile.

— Et l'enquête de proximité ?

Sophie explique :

— Les voisins n'ont rien remarqué d'anormal. Mais nous n'avons pas encore interrogé tout le monde. Et nous attendons le résultat de l'appel à témoins. La victime résidait au presbytère, mitoyen de l'église, en compagnie des onze séminaristes dont il était... la jeune femme baisse les yeux sur un carnet à spirales : le Père Spirituel.

— Ils habitaient ensemble ?

— Oui. Le séminaire de Toulouse forme les futurs prêtres pour une région qui s'étend de Bordeaux à Montpellier. Il accueille aussi une large proportion d'étrangers. Seuls les étudiants de première année résident sur le site principal, rue des Teinturiers. Les autres sont répartis en "Maisons" à d'autres endroits de la ville : Saint-Exupère est celle des deuxième et troisième années.

— Ils ont été interviewés, ces séminaristes ?

— Brièvement. A l'heure du crime, tous dormaient.

— Ils n'ont aucune idée de la raison pour laquelle on a pu s'en prendre à leur Conseiller... Spirituel ?

— Ils se disent stupéfaits. Bien entendu, nous ne leur avons pas parlé des mutilations.

— Je lirai leurs dépositions, et j'en rencontrerai quelques-uns moi-même. Autre chose ?

— Oui, et ça peut avoir son importance : le Père Rousseau parrainait tout particulièrement le foyer de l'Annonciation, à Saint-Michel.

Une clameur s'élève dans la salle :

— Oh non, pas celui-là !

Grimaces, murmures, yeux levés au ciel. Mais Florent sait que cette belle unanimité n'est que de façade. Sur le foyer de l'Annonciation, son équipe est partagée. Gérée par le Secours Catholique, cette "Résidence Sociale" est supposée abriter des familles en règle avec la loi mais en grande difficulté financière. Dans les faits, elle offre un toit bien

provisoire à des Maliennes ou Sénégalaises débarquées en compagnie de leurs "maris" des années plus tôt, puis laissées pour compte. Avec enfants en bas âge, mais sans argent ni titre de séjour. Si Florent doute que le rôle de la Police soit d'arracher ces femmes au seul endroit qui veut bien les accueillir, pour les entasser dans les Centres de Rétention Administrative où elles seront traitées comme du bétail, il sait que ce n'est pas l'avis de tout le monde ici.

— Il va falloir faire un tour là-bas.

— L'Annonciation ? lance Marc depuis l'autre bout de la pièce. C'est clair, si notre gars traînait par là-bas, il y a des chances qu'il ait surpris des trucs louches !

Il a déjà oublié les mutilations, l'hypothèse venue tout à l'heure à chacun sans qu'il soit besoin de la formuler, celle d'une vengeance liée à un acte de nature sexuelle de la part du Père Rousseau, pédophilie ou autre. Florent se mord les lèvres en observant le jeunot, épaules tombantes et cheveux

filasse, qui croit déjà l'affaire élucidée. Lui se sent moins affirmatif :

— L'église, le baptême, la colombe ? Derrière tout ça, il doit y avoir quelqu'un d'autre qu'un sans papier un peu... opportun.

— Bof, réfute Marc avec un sourire désinvolte. Vous l'avez regardée de près, votre colombe ? Ce ne serait pas plutôt un pigeon ? En l'appâtant d'un bout de pain volé dans une poubelle, n'importe qui peut en ramasser un sur le trottoir. Surtout quelqu'un qui y traîne souvent, sur le trottoir !

Mardi - 14 h 30

— Florent ? Florent Pagès ?

La voix est chargée d'une surprise joyeuse. Au milieu de la cour du Grand Séminaire, le policier se retourne. Sous le soleil qui éclabousse les bâtiments de pierre fraîchement rénovée, il plisse les paupières pour distinguer les deux arrivants : un homme d'une trentaine d'années, pâle de peau et de cheveux ; un jeune sexagénaire longiligne en costume beige, qui allonge le pas dans sa direction. Florent dévisage ce dernier. Des lunettes rondes aux montures argentées lui donnent un air rêveur. Traits fins, lèvres minces, cheveux ras, désormais teintés d'une nuance un peu métallique. Leses prunelles clapotent de la même

eau grise que jadis, les yeux se plissent avec la même réserve subtilement ironique.

— Monsieur Le Bellec !

— Si je m’attendais à te rencontrer ici...

— Laissez-moi deviner : c’est à vous, la moto garée à l’entrée ?

Ronan Le Bellec sourit :

— J’ai abandonné mon célèbre Solex. Je vieillis, tu vois.

Décidément, se dit Florent, c’est la saison des retrouvailles. Après Alix hier soir, c’est au tour de son ancien professeur de français de réapparaître dans sa vie. Complicité immédiate, il replonge trois décennies en arrière. Il se revoit, fils d’une femme de ménage et d’un ouvrier alcoolique en perpétuelle dépression nerveuse, toujours pris entre les feux de leurs disputes : le seul point d’accord de ses parents était qu’ils devaient se tuer à la tâche pour permettre à leur rejeton de défier les statistiques et gravir l’échelle sociale. Quelle pression ! Ronan le Bellec, surnommé Le Belex par ses élèves en raison de la

monture capricieuse qu'il bricolait aux interclasses, avait été son enseignant en classe de quatrième et de troisième. Plus tard, au lycée, il avait continué de prendre de ses nouvelles : tu peux y arriver, Florent, répétait-il. Tu es intelligent, il te suffit d'y croire !

— Qu'est-ce que vous devenez ?

— Une carrière dans l'Education Nationale est sans surprise, élude l'enseignant. Toi en revanche, tu as dû faire du chemin. Tu voulais travailler dans la Police et tu t'étais inscrit en fac de Droit. Ça a marché ? Depuis quand fréquentes-tu les séminaires ?

— Je suis officier de Police judiciaire. Vous avez bonne mémoire.

— Oublier le petit surdoué qui voulait aller au bout de ses rêves ?

Le regard de Le Bellec s'éclaire. Fierté. Mais Florent fait volte-face en entendant les gravillons crisser derrière son dos d'une manière inhabituelle : resté en arrière pour répondre à un coup de

téléphone, son équipier les rejoint en claudiquant. Gilles a la jambe droite plus courte que l'autre.

— Lieutenant Gilles Tournier, présente Florent. Gilles, monsieur Le Bellec est un ancien professeur.

A son tour, celui-ci se souvient du jeune homme qui l'accompagne. Il se retourne :

— Emmanuel... je crois que nous nous sommes tout dit. Nous nous revoyons ce week-end ?

Celui-ci bredouille :

— Je... d'accord, à samedi.

Il s'éloigne dans l'allée sonore, la mine un peu effarée. Le Bellec reporte son attention vers les policiers, l'air de vouloir soudain justifier sa présence :

— Je suis bénévole à la section scout de Toulouse. J'étais passé voir Emmanuel, il est séminariste, mais aussi chef dans la troupe de Saint-Cyprien.

Florent s'assombrit. La raison de sa propre visite est plus macabre.

— Quant à nous... Nous sommes ici pour les besoins d'une enquête, le Père Supérieur nous attend. Antoine Cupillard.

— Il s'est passé quelque chose de grave ?

La question ressemble à une affirmation. Florent hoche la tête, acquiescement muet. Il s'excuse :

— Impossible de vous en dire plus pour l'instant. (Puis il embrasse le séminaire du regard :) vous connaissez les lieux ?

Est-ce une impression, ou Le Bellec s'est rembruni ?

— Je suis venu plusieurs fois.

— C'est notre première visite. Vous pouvez nous aider à nous repérer ?

— Nous sommes dans la cour d'honneur. Le bâtiment principal est un couvent, qui appartient à des sœurs de l'ordre de Saint-Augustin et abrite une maison de retraite.

Quatre étages de brique toulousaine surplombent les trois hommes, quatre alignements de fenêtres qui

semblent les toiser. A gauche, une construction plus basse s'éloigne à angle droit.

— Les séminaristes de première année sont hébergés dans le "pavillon Saint-Augustin", précise Le Bellec en suivant le regard de son ancien élève. Leurs chambres se situent sous les toits. En dessous, ce sont des salles de réunion, de prières, de cours, de conférences, la bibliothèque...

— Quel rapport y a-t-il entre des séminaristes et une communauté religieuse ?

— Jadis, les sœurs étaient des hospitalières. Mais le métier a évolué, il est devenu très technique, elles ont décidé d'abandonner la clinique pour se contenter d'une maison de retraite. Elles ont libéré certains locaux. L'évêque de l'époque en a profité pour déménager l'ancien séminaire, devenu insalubre. A présent, ce petit monde cohabite. Les étudiants donnent un coup de main aux sœurs à l'occasion, et chacun compte une marraine parmi elles.

Les yeux de Florent redescendent sur la pelouse parcourue d'allées cimentées ou gravillonnées, vers les statues à la symbolique perdue pour lui. Il se concentre, mémorise la disposition des lieux. Est, sud, ouest, esplanade de galets, massifs de fleurs, ronds-points de brique rose surplombés de sculptures ou de crucifix. Deux jeunes en shorts, baskets et T-shirts trempés de sueur arrivent au petit trot et s'engouffrent dans le bâtiment des séminaristes. Un vieillard flanqué d'une religieuse en habit noir et blanc progresse à l'aide d'un déambulateur. Dos cassé, démarche souffrante. La sœur regarde dans leur direction. Florent détourne les yeux.

Le reste de la cour est désert. Fontaine, palmiers, un olivier plusieurs fois centenaire, une quiétude égayée par le chant des oiseaux. A quel point l'annonce qu'il s'apprête à faire va-t-elle troubler la tranquillité du Séminaire ? Dans quelle mesure la communauté se trouvera-t-elle affectée par la mort brutale de l'un de ses membres ?

— Pour le Père Cupillard, c'est par ici, indique Le Bellec.

Les trois hommes se mettent à marcher lentement. Bifurquent vers la droite. Devant eux se déploient une longue église aux vitraux un peu ternes et, à côté, le presbytère en partie masqué par une haie.

L'allée se faufile entre les lauriers. Un jardin aux massifs fleuris, en son centre un crucifix planté sur un terre de pierre ocre. Alors que la chapelle sonne trois coups, juste au-dessus de leur tête, Ronan Le Bellec fait signe aux policiers de le suivre et tourne l'angle de la bâtisse. Ils longent le mur jusqu'à une porte massive que le professeur désigne du doigt :

— C'est là. (Il fourrage dans sa sacoche et en sort une carte de visite :) Florent... je suis joignable à ce numéro. Ça me ferait plaisir qu'on prenne un café, à l'occasion. Tu m'appelles ?